

« C'est beau » ! Première réaction du groupe qui s'est retrouvé, mardi soir, pour échanger sur ces quelques versets. Il est vrai que, probablement, jamais plus, dans les 3 Evangiles synoptiques (Matthieu, Marc et Luc), Jésus ne s'adressera à ses auditeurs de manière aussi forte.

Puis nous avons eu tout un partage sur les différentes significations du sel et de la lumière, et j'y reviendrai, avant que l'une des participantes ne déclare tout doucement : « C'est quand même une sacrée responsabilité ». Le « c'est beau » commençait à s'alourdir un peu, il y a eu comme en filigrane le souci de *faire comme il faut*, non d'être, le sel et la lumière !

Vers la fin de notre échange est apparu ce fait que c'est d'autant plus difficile d'être sel de la terre et lumière du monde qu'en face, il y a de la résistance ; en face, entendez dans notre entourage - parfois très proche et jusque dans la cité. Et l'une des participantes a même exprimé le souci que la laïcité ne conduise à repousser les Eglises derrière leurs murs et ainsi ... à mettre la lumière sous le boisseau.

Après l'interdiction des signes religieux dans les écoles et les établissements publics, l'interdiction d'avoir un stand lors des marchés de Noël et la suppression des crèches dans les espaces publics, la dernière idée en date - l'avez-vous lu dans les journaux ? - c'est que le Cé qu'è lainô, fait problème. Un député (je tairai son nom et son parti politique) a adressé au Grand Conseil « une question urgente » (!) concernant les paroles de ce chant. Son problème est son contenu « sanguinaire » mais le motif de l'interpellation porte principalement sur la compatibilité de ses références à Dieu avec la laïcité.

Je ne sais pas comment vous recevez ces propositions - si elles vous heurtent ou vous font juste sourire - ou si elles participent de ce que mes interlocutrices de mardi dernier voyaient un peu comme une mise sous le boisseau de la foi chrétienne. Personnellement, je ne sais pas si cela me heurte plus que lorsqu'un parti politique se réclame des valeurs chrétiennes pour faire passer son programme. En revanche, on peut regretter que l'interpellation du député sur le Cé qu'è lainô prenne du temps sous l'hémicycle et éloigne la réflexion et la discussion des vrais enjeux de notre société et de ses vrais problèmes.

A ce jour, j'ai plutôt considéré les restrictions dans le domaine public comme une invitation à affiner notre message. Une présence ou une absence de crèche et même de crucifix, dans un bâtiment officiel, comme une mairie ou un bureau postal, va-t-elle vraiment transformer le monde ?

Le Dieu de la Bible n'a-t-il pas plutôt choisi de faire passer le faisceau de sa Parole, par le prisme du témoignage fragile d'un humain ?

Lorsqu'on regarde le contexte immédiat des paroles de Jésus sur le sel et la lumière et, en l'occurrence, à qui elles sont adressées, on remarque qu'elles figurent au tout début du Sermon sur la montagne, juste après les Béatitudes. Pour introduire ce sermon, l'Évangéliste Matthieu a certes pris soin de préciser que Jésus a pris du recul sur une montagne pour s'adresser (en priorité) à ses disciples, mais les foules ne sont pas loin. Au terme du sermon sur la montagne et pour le clore, on trouve, en effet, que « les foules restèrent frappées par son enseignement » (Matthieu 7,28).

On sait, par l'ensemble des Évangiles, que pour choisir ses disciples Jésus n'avait pas retenu les meilleurs ; quant aux foules venues écouter Jésus, telles qu'elles nous sont présentées à la fin du chapitre 4, elles sont constituées de personnes cabossées, en proie à toutes sortes de maladies et de tourments » (Matthieu 4, 24)

C'est à ces personnes-là que, sans leur demander au préalable aucune qualification particulière - ni sociale, ni religieuse, ni professionnelle - que Jésus dit : «Vous êtes le sel de la terre, vous êtes la lumière du monde ».

Et, dans les Béatitudes qui précèdent, Jésus dit « Heureux les pauvres, les doux, ceux qui pleurent, heureux les miséricordieux, les artisans de paix, les persécutés pour la justice » - non pas par misérabilisme mais pour offrir à celles et ceux qui sont au pieds du mur, sans horizon, ou à ceux qui admettent qu'ils ne se suffisent pas à eux-mêmes, une raison d'espérer.

Huit Béatitudes sont à la troisième personne du pluriel, la neuvième passe à la deuxième personne ; le simple « heureux » devient « heureux êtes-**vous** » ! Et Jésus ajoute « lorsqu'on vous insulte, que l'on vous persécute et que l'on dit faussement contre vous toute sorte de mal à cause de moi ». A travers ce passage au « vous » ce qui a été dit prend une actualité et une réalité dans l'existence de l'auditoire qui s'est rassemblé pour écouter Jésus.

Il est vrai que si ces paroles du début du Sermon sur la Montagne cherchent à rejoindre des personnes sans avenir pour leur ouvrir un horizon de la part de Dieu, elles n'annoncent pas un chemin facile, puisqu'il est même question de « persécution à cause du Christ »

Qui étaient les adversaires, au temps de Jésus et au temps de la rédaction de l'Évangile de Matthieu dans les années 80 ? Étaient-ce les scribes et les pharisiens, donc des religieux ? Ou étaient-ce les Romains ? Probablement, selon le moment, plutôt les uns ou plutôt les autres. Déjà le risque était grand de pousser l'Église dans ses murs et de mettre le message sous le boisseau (pour reprendre le souci exprimé autour de la table le mardi soir). On découvre, à travers ces lignes, que la difficulté de transmettre le message de l'Évangile est intrinsèquement lié à son contenu. Celui d'être autre que tout ce qui est devenu la norme dans notre monde.

Antoine Nouis, dans son commentaire intégral du Nouveau Testament, verset par verset, cite cette phrase d'André Gide : « *Le monde ne sera sauvé, s'il peut l'être, que par les insoumis. Sans eux c'en serait fait de notre civilisation, de notre culture, de ce que nous aimions, qui donnait à notre présence sur terre une justification secrète* ».

C'est peut-être une manière plus acceptable de dire où se donne à rencontrer le sel de la terre et la lumière du monde, parce que, dans cette formulation de l'écrivain, on ne perd pas la face, on garde la main. Dire « heureux les pauvres » ou « heureux êtes-vous lorsqu'on vous insulte, qu'on vous persécute et qu'on dit faussement contre vous toute sorte de mal à cause de moi... vous êtes le sel de la terre... » C'est plus radical, plus coûteux, mais, d'une certaine manière aussi, plus ouvert.

Face au ressenti - que le monde pourrait pousser les Eglises derrière leurs murs - se pose évidemment la question de la réception par la terre et le monde, du sel et de la lumière qui leur sont destinés. Pour le dire autrement, que faire lorsque le monde ne nous reconnaît pas d'être sel et lumière ? J'aurais envie de dire que le monde n'a aucun intérêt à reconnaître à qui que soit d'être le sel, parce que cela signifierait accepter que sa valeur lui vienne d'ailleurs et lâcher le fait d'être toujours sur la défensive. Et le monde a encore moins intérêt à accepter la dimension de la lumière ; parce que le propre de la lumière est que, plus vous êtes lumière, moins on vous regarde. Une lumière n'est pas destinée à être regardée mais à éclairer et c'est tout. Cela signifie accepter de lâcher le souci de soi.

Lorsque, forts de la promesse « Vous êtes le sel de la terre et vous êtes la lumière du monde », nous commençons à mesurer la responsabilité que cela implique et que nous nous soucions d'être sel et lumière « comme il faudrait » nous sommes déjà à nouveau dans la perspective chère au monde de nous justifier ou de nous défendre.

Notre mission n'est pas de savoir si nous sommes lumière pour quelqu'un et comment nous le faisons, cela c'est le problème de Dieu. Notre mission c'est d'être lumière et de ne pas vouloir prendre en charge sa protection (en la mettant sous le boisseau ?!). Tout au plus nous découvrirons, dans l'après coup, que Dieu a passé et que nous avons pu être lumière (cf Matthieu 25 et la question « quand nous est-il arrivé de te servir ? ... »)

Le fait que l'interpellation du sermon sur la montagne soit si insistante, en doublant le vous : « Vous, vous êtes » - révèle que, lorsque Jésus l'a formulée, il avait conscience de la difficulté à laisser entrer une telle parole en soi.

Or, dire à une personne « vous êtes lumière » comme de lui dire « vous êtes belle » ou que sa présence vous est agréable, c'est employer un langage performatif. Une parole est dite performative dès lors que par le simple fait d'être prononcée, se réalise ce qu'elle dit.

A ce propos, j'ai un exemple, que je vous ai certainement déjà donné, mais qui peut vous aider dans votre compréhension de la Sainte Cène. Vous savez peut-être que le réformateur allemand Martin Luther et le réformateur zurichois Ulrich Zwingli se sont disputés sur la question de la Cène. Le problème portait sur ce que l'on mange réellement en prenant le pain de la Cène. L'enjeu consistait à se distancer de la compréhension catholique de la transsubstantiation, entendez la transformation, par l'autorité du prêtre, du pain en corps et du vin en sang.

A propos de la parole du Christ « ceci est mon corps » Zwingli, embarrassé, avait risqué une interprétation symbolique affirmant qu'en disant « ceci est mon corps » Jésus avait

voulu exprimer « ceci *signifie* mon corps » insistant sur la part de mémorial de l'unique sacrifice. Luther lui a répondu que si Jésus a dit « ceci est mon corps » eh bien *cela est* !

Et si Jésus a dit « ceci est mon corps » en montrant le pain, sa Parole sur le pain vaut davantage que la matière du pain. Jésus est présent à la Cène par sa Parole et cette Parole est plus importante que la dignité du ministre qui préside la Cène ou que la qualité du pain utilisé. C'est ce qu'on appelle la consubstantiation (« con » en latin veut dire « avec »).

Le point fort de Calvin sera d'y ajouter la dimension de l'Esprit invoqué sur l'assemblée pour dire que la présence du Christ à ce repas se vit dans l'assemblée réunie en son nom.

Mais revenons à la parole « Vous êtes le sel de la terre, vous êtes la lumière du monde », cette parole est performative, cela signifie qu'elle a plus de valeur et d'autorité sur vous que ce que vous pensez vous-mêmes de vous. Pourquoi ? Parce qu'elle dit quelque chose de la dimension messianique de votre vie et fait de vous ce qu'elle dit.

Considérant à qui Jésus adresse cette parole, à savoir ses disciples et la foule des cabossés en arrière-fond, cette parole rappelle une dimension de la vie qui se trouve en vous, quelle que soit votre situation ou votre condition, elle s'adresse tout autant à vous qu'au mendiant qui, comme moi, vous ennuie en sortant ou qu'au requérant d'asile avec lequel vous partagerez peut-être le repas de midi.

Dieu sait combien un parcours du combattant à travers l'administration pour se voir reconnaître un statut peut être douloureux et laisser des cicatrices. Et tout n'est pas à critiquer dans ces démarches administratives. Mais parfois **une** parole, **un** accueil **autre**, une simple présence, au nom de la dimension messianique de la vie, peuvent changer une vie.

C'est à ce message que touche la « question urgente » du député qui s'inquiète du respect de la laïcité.

Je pourrais poursuivre sur l'importance du sel et de la lumière reconnue depuis l'Antiquité comme faisant partie des biens les plus indispensables de la terre...

Imaginez une vie sans soleil : c'est la mort car il n'y a pas de photosynthèse ; mais imaginez une vie sans sel, c'est la mort aussi, dès lors que le sel, dans les cellules, c'est ce qui retient l'eau.

Dans la pensée juive de l'Ancien Testament, du Premier Testament, l'image du sel et de la lumière sont fréquemment employés pour désigner la Loi, la volonté de Dieu, l'alliance et l'amitié de Dieu.

Le partage du sel se faisait à chaque conclusion d'alliance, sans doute pour signifier le caractère perpétuel indestructible de l'alliance scellée (Nombres 18, 19).

(Au Moyen Âge on disait que « l'amitié est un pacte de sel »).

Le sel était encore utilisé pour purifier, pour consacrer l'offrande d'un sacrifice (2 Rois 2, 21 ; Ezéchiel 47, 11 ; Lévitique 2,12).

On utilisait le sel pour frotter les nouveau-nés (Ez. 16, 4), on pensait que cela le fortifiait voire le protégeait, une pratique restée courante dans le catholicisme sous une certaine forme au moment du baptême. On mettait un peu de sel sur la bouche de l'enfant : sel de la sagesse, d'une nourriture spirituelle, alliance de Dieu qui détruit les péchés et éloigne les forces de l'ombre, donc de la malédiction.

Plus prosaïquement, il semble qu'il y a peu encore, dans certains pays d'Europe, les époux portaient sur eux du sel pour prévenir le nouement de l'aiguillette. Ailleurs les femmes, semble-t-il, salaient leurs maris pour leur redonner de la force dans le devoir conjugal. A l'opposé on disait d'un garçon ou d'une fille qu'ils n'étaient pas dessalés pour exprimer qu'il ou elle était encore vierge.

Dans le même esprit, on dit d'un cuisinier ou d'une cuisinière qui a trop salé son plat qu'elle est amoureuse.

On connaît aussi l'expression « une conversation sans sel » ou on parle du sel d'une plaisanterie.

Le sel servait à lutter contre la putréfaction des aliments, une manière de les conserver - avant la pratique de la congélation.

Le sel est devenu symbole d'immortalité ou de résurrection : ainsi on mettait sur le corps des morts une assiette de sel dans lequel on enfonçait une bougie allumée.

La table des rois était autrefois ornée d'une fleur de sel en signe de richesse ; le mettre à la disposition des convives était une manière de leur témoigner de l'estime.

Le sel a servi longtemps comme monnaie d'échange, comme l'or, et le mot français « salaire » vient du mot latin *salarium* car les soldats romains étaient payés en sel.

Dire à quelqu'un : « vous êtes le sel de la terre », c'était lui dire : vous êtes ce qui donne du goût, ce qui conserve, ce qui confère du prix, de la valeur à la terre, à la vie, au monde ; aujourd'hui on dirait « vous valez de l'or ».

La prochaine fois que quelqu'un vous invitera à ne pas « mêler votre grain de sel » à la conversation vous pourrez considérer cela comme un compliment.

Cela dit vouloir être exhaustif est aussi difficile que de « mettre un grain de sel sur la queue d'un oiseau pour l'attraper ».

D'avantage que de trouver une explication sur le fait que le sel peut perdre sa saveur ou non, j'opterais personnellement pour l'aspect de choc et de provocation de la formule « si le sel perd sa saveur », un peu dans le même esprit que les béatitudes.

N'est-ce pas une manière de nous signifier la valeur imputrescible que Dieu nous reconnaît en Jésus-Christ.

Plus que d'orienter notre réflexion vers l'effet que nous pourrions produire ou non, cette formule tourne notre regard vers la source qui donne saveur à notre vie.

Pour clore sur la lumière, la lampe allumée dans la maison et la ville située sur une hauteur, ce sont vraisemblablement des allusions à la Jérusalem céleste, celle vers laquelle les peuples et les nations afflueront, « chacun au nom de son Dieu » (Michée 4,4)

La lampe est certainement une allusion à la lampe des foyers juifs - que la mère de famille allume à la tombée de la nuit, à la veille du sabbat, symbole de la loi de Dieu, de son alliance et de sa Parole qui éclaire la maison et en fait jaillir la vie dans sa vérité profonde.

Mais une lampe dans une maison, sur une colline, c'est aussi ce qui l'expose ; et en temps de guerre, cela est particulièrement vrai ; les soldats russes qui ont communiqué avec les leurs autour de Noël parce qu'ils avaient besoin de liens de vie et qui l'ont payé au prix de leur vie, nous le rappellent singulièrement.

Faut-il y voir un signe de la fragilité de toute de la démarche de l'Évangile et de la fragilité de la présence de Dieu dans le monde ?

Amen